

ALBERT CAMUS

# Journaux de voyage

TEXTE ÉTABLI  
PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ  
PAR ROGER QUILLIOT

*nrf*

GALLIMARD







## INTRODUCTION

*Quand, voici quelques années, nous avons publié le second tome des Carnets d'Albert Camus, se sont posés à nous deux problèmes, l'un de principe, l'autre technique.*

*Le cahier consacré à l'Amérique du Sud n'était pas classé avec les autres ; le manuscrit en était également distinct<sup>1</sup>. Il portait en titre : Voyage en Amérique du Sud. Il était clair que l'auteur s'était interrogé sur sa destination. Au reste, quand, en 1954, il m'avait communiqué la dactylographie de l'ensemble de ces Carnets, ce voyage en Amérique du Sud figurait dans un dossier particulier.*

*Au demeurant, une étude sommaire en apporte la preuve : il s'agit bien d'une relation de voyage d'où se trouve bannie toute réflexion qui lui soit étrangère. Camus avait-il envisagé de lui donner plus d'ampleur, d'en*

*tirer un plus vaste récit ? Rien ne nous le prouve. Mais tout indique que ce voyage et sa relation tenaient une place à part dans son esprit.*

*Sous quelle forme pouvions-nous, dès lors, procéder à sa publication, le cahier étant trop mince pour constituer un volume ?*

*Très logiquement, nous songeâmes à l'associer au voyage en Amérique du Nord, intégré, lui, dans la suite chronologique des cahiers<sup>2</sup>. Intégration fort explicable si l'on considère qu'en dehors de quelques notations touristiques, qui touchent à la traversée de l'Atlantique et à la découverte de New York, Camus y parle assez peu de ses rencontres et des aventures qui émaillèrent son voyage ; peu de choses encore sur les conférences qu'il fit à New York et à Harvard et les réactions qu'elles suscitérent. Par contre, les préoccupations qui parsèment les cahiers des années 1945 et 1946, s'y retrouvent présentes, notamment La Peste.*

*Malgré ces différences de texture, nous décidâmes donc de regrouper ces deux cahiers. Le texte fut établi par Madame Camus et moi-même, en lecture commune, par comparaison des diverses dactylographies et des manuscrits, l'un appartenant, comme tous les cahiers intégrés dans un même ensemble, à Madame Camus – le cahier du Voyage aux*

*U.S.A. –, l'autre à Madame Maria Casarès qui voulut bien nous le confier pour examen.*

*Pour éviter toute supputation inutile, précisons une fois encore que ces textes sont publiés, comme les précédents, sans la moindre coupure. Les initiales, quand elles existent, ont été choisies par l'auteur. Une exception pourtant : à deux reprises, nous avons remplacé le nom d'une même personne par un X.*

\*

*Les deux cahiers ont un intérêt commun : ils nous montrent comment Camus passait des notations brutes à l'œuvre élaborée. Quelques passages du Voyage aux U.S.A. se retrouvent dans Les Pluies de New York ; d'importants fragments du Voyage en Amérique du Sud ont été repris soit dans La Mer au plus près [L'Été], soit plus largement encore dans La Pierre qui pousse : deux scènes de danse, réellement vues, sont condensées dans un des rares textes exotiques que Camus ait rédigés ; le voyage à Iguape et l'épisode de la pierre qui pousse, enregistrés comme du simple folklore, prennent, dans la nouvelle, valeur de symbole. Quoi qu'on pense de la nouvelle, on a peu d'exemples aussi nets de la transformation que subit le fait brut avant d'accéder au*

*niveau du mythe – et d'un mythe volontairement optimiste, tiré d'un voyage harassant et déprimant pour l'auteur.*

*Les circonstances de l'un et l'autre voyage influent sur les réactions de Camus : le voyage aux U.S.A., commencé le 10 mars 1946, est tout autant celui d'un journaliste de renom, que d'un auteur qui n'a pas atteint encore la pleine consécration. D'où l'accueil méfiant des services de police américains qui ont l'œil – et le noir – sur l'animateur d'un journal qui arbore fièrement la devise : De la Résistance à la Révolution. L'étonnant est que Camus ne nous dise rien des universités américaines, qui ont tout pour étonner le voyageur français, et de la plus prestigieuse, Harvard, qui a pourtant gardé trace de son passage dans son bulletin mensuel. On devine, au travers des quelques notes enregistrées, une sorte d'effarement, tantôt admiratif et tantôt réprobateur, devant ce Nouveau Monde démesuré dans ses gratte-ciel comme dans ses étendues ; et une vague inquiétude devant ce que cette puissance colossale implique d'expansionnisme inconscient. Le temps n'est pas loin où, entre les deux blocs hostiles qui se constituent à l'Est et à l'Ouest – et dont les U.S.A. sont l'un des piliers –, Camus se refusera obstinément à choisir. Reste que, sur l'instant, il confia à son*



*ancien instituteur M. Germain : « Mon voyage en Amérique m'a appris beaucoup de choses qu'il serait trop long de détailler ici. C'est un grand pays, fort et discipliné dans la liberté, mais qui ignore beaucoup de choses et d'abord l'Europe. »*

*Le Voyage en Amérique du Sud est d'autre nature : Camus l'aborde dans une forme précaire : mais ce n'est que progressivement qu'il soupçonne un nouvel accès de phtisie. En ce sens, son itinéraire est aussi celui de la maladie redécouverte, dont La Mer au plus près portera la marque. Il ne s'éloigne pas de ceux qui lui sont chers sans déchirement, d'où la nervosité avec laquelle il accueille les retards de courrier. Enfin, c'est son premier voyage officiel, en vedette : on ne l'y reprendra plus (en fait, il donnera plus tard des conférences en Italie et en Grèce) ; s'il lui arrive de s'amuser, le plus souvent il est agacé par les multiples contraintes inhérentes à ce genre de périple : rencontres variées et souvent décevantes, qualité fort inégale des hôtes et des réceptions ; tout est fait pour irriter un homme qui déteste les mondanités et sait pourtant qu'en acceptant ce voyage il en a accepté les sujétions. Aussi le verra-t-on se soumettre par volonté, mais au fond de mauvais gré, à un programme excessivement chargé et d'intérêt divers.*

*Au total, ces pages portent la marque d'un état de crise que la lecture de Vigny ne fait que confirmer dès le bateau : crise physique, que Camus mettra de longs mois à surmonter ; crise sentimentale et morale qui se traduit par l'obsession du suicide comme par un sentiment aigu d'exil ; c'est par où encore La Pierre qui pousse tire sa sève de ce voyage.*

*Aussi se montre-t-il particulièrement sensible aux contrastes violents qu'offrent à l'Européen ces terres américaines : richesses opposées à l'extrême pauvreté ; culture raffinée et barbare, parfois chez les mêmes êtres. Sans compter cet énorme problème que pose à tout observateur lucide la surpopulation de ces terres, singulièrement dans les grandes cités ! Camus découvre, non sans malaise, ce qu'on commençait à peine à appeler le Tiers Monde. Et sans doute souffre-t-il de ne l'apercevoir que dans un tourbillon où les vols aériens le disputent aux mondanités.*

\*

*Deux voyages à deux ans de distance. Dans les douze années qui suivront, Camus consentira rarement à donner des conférences à l'étranger : il refusera un « pont d'or » pour*

*le Japon. Par obligation, il se résignera aux festivités du prix Nobel à Stockholm. Encore y fallut-il l'insistance de Roger Martin du Gard et de ses éditeurs.*

*Paradoxalement, alors que le jeune homme sans grandes ressources avait librement parcouru l'Europe, l'écrivain en pleine notoriété, après 1948, fuira les voyages qui peuplent généralement l'existence de ses pairs.*

R. Quilliot

1. Il est annoncé sur le cahier VI manuscrit par l'indication « voir journal Am. du Sud juin à août 1949 ».

2. Ces pages figuraient en manuscrit au cahier V, cahier d'écolier comme les précédents, et le texte enchaîne sur la page commencée avant le départ. Dans les deux dactylographies la numérotation des pages ne marque aucune discontinuité. Incontestablement, les notes ont été prises au fil de la plume et n'ont pas été retouchées.



**ÉTATS-UNIS**  
*Mars à mai 1946*



Amérique. Départ. La légère angoisse propre à tout départ est passée. Dans le train, je retrouve R., psychiatre qui va là-bas prendre des contacts. Je sais qu'il sera dans ma cabine sur le bateau et ça ne m'est pas désagréable parce que je le trouve fin et sympathique. Dans mon compartiment, trois gosses assez turbulents au départ, mais qui s'assoupiront, leur petite bonne, leur mère, grande et élégante femme aux yeux clairs et un petit bout de femme blonde, qui pleure en face de moi. Voyage sans histoire, sauf une. Je rends quelques services à la jeune femme blonde. Avant Rouen, une sorte de grande femme vêtue d'une longue fourrure de bête et aux traits épatés m'interroge pour savoir si tous les gens de ce wagon vont en Amérique. Si j'y vais. « Oui. » Elle s'excuse et me demande si elle peut me demander ce que je vais y faire. « Des conférences. » « Littéraires ou scientifi-

ques ? – Littéraires. » Elle pousse un vrai cri de théâtre avec la main portée rapidement à la bouche. « Ah ! dit-elle, comme c'est merveilleux. » Et deux secondes après, les yeux baissés : « Moi aussi, je suis dans la littérature. – Ah ! » dis-je. « Oui, je vais publier un livre de poèmes. – Très bien, dis-je. – Oui, j'ai obtenu une préface de Rosemonde Gérard. Elle m'a fait un très beau sonnet. – Bravo. – Ah ! bien sûr, c'est mon premier livre. Mais débiter dans la littérature avec une préface de Rosemonde Gérard... – Chez quel éditeur ? » Elle me donne un nom que je ne connais pas. Elle m'explique que ce sont des vers réguliers « parce que je suis plutôt dans le genre classique. Le moderne, moi, je ne sais pas ce que vous en pensez... mais je n'aime pas ce que je ne comprends pas », etc., etc. Elle descend à Rouen et me propose de poster un télégramme que je veux envoyer à Paris parce que j'ai oublié l'adresse de R. à New York. Elle ne l'a pas posté puisque je n'ai pas reçu de réponse.

Au wagon-restaurant, je retrouve R. et nous déjeunons en face du petit bout blond qui n'arrive pas à casser ses noix. Au Havre, le petit bout de femme qui a l'air complètement perdu réclame mon assistance. En attendant le car nous parlons un peu. Elle va à Philadelphie. Le car est une ancienne voiture cellu-



laire, sale et poussiéreuse. Le Havre, avec d'immenses chantiers de gravats. L'air est mou. Quand nous arrivons devant l'*Oregon* je m'aperçois que c'est un cargo, un grand cargo, mais un cargo. Douane, change, commissariat avec la petite boîte de fiches qu'un flic consulte pendant qu'on dit votre nom – et que je connais bien à cause de quelques sueurs fugitives qu'elle m'a données pendant l'occupation. Et puis à bord.

La cabine à quatre avec salle de douches et W.-C. est devenue une cabine à cinq où il est impossible d'éternuer sans renverser quelque chose. On nous demande de passer à la salle à manger pour voir le maître d'hôtel. En réalité c'est pour assister à une scène de comédie. Le maître d'hôtel ressemble aux Français tels qu'on les voit dans les films américains et, de plus, se trouve affligé de tics qui lui font distribuer de nombreuses œillades à droite et à gauche. Il s'applique à composer des tables harmonieuses et dispose à cet effet, comme les bonnes maîtresses de maison, d'un plan et du titre de quelques-uns des passagers qui sont spécialement recommandés. Naturellement il veut me mettre avec un journaliste<sup>1</sup> qui se trouve à bord. Mais je refuse énergiquement et finalement je me retrouve avec R. et le petit bout blond qui s'appelle, ô merveille, Jeanne Lorette. C'est une petite Parisienne qui tra-



ALBERT CAMUS

Journaux de voyage

Albert Camus est allé aux États-Unis de mars à mai 1946, puis en Amérique du Sud de juin à août 1949. Ses « Carnets » contenaient une relation de ces voyages, qu'il a semblé légitime de publier à part. Camus lui-même avait isolé, dans un dossier, le *Voyage en Amérique du Sud*.

On retrouvera avec intérêt, dans ces pages, la source d'œuvres élaborées : *Les Pluies de New York*, *La Mer au plus près*, *L'Été*, *La Pierre qui pousse*.

Le ton des deux journaux est sensiblement différent. En Amérique du Nord, c'est un journaliste qui découvre, d'un œil tantôt admiratif, tantôt réprobateur, la démesure du Nouveau Monde. Il n'en oublie pas pour autant ses préoccupations du moment, et en particulier *La Peste*. En Amérique du Sud, il arrive en voyage officiel, comme une « vedette ». Mais, en même temps, il ressent une nouvelle attaque de phthisie, et son itinéraire est aussi celui de la maladie redécouverte. Crise physique, crise sentimentale et morale que l'on retrouvera dans *La Pierre qui pousse*.

*nrf*



9 782070 298532



78-III A 29853 ISBN 2-07-029853-1

Extrait de la publication